

Maintenant, sans lieu ni date

Alles ist Schrecken. Wie früher. ¹

Qu'est-ce que je fais ici? Au fait, où suis-je exactement?

Il faut que je trouve des réponses à ces questions qui me hantent, mais, d'abord et avant toute chose, il faut que je me lève de cette chaise.

*Scheisse*², je suis étourdi, je dois me rassoir. Deuxième essai tantôt.

Et ce type en uniforme près de moi, qui me regarde sans cesse, qui est-ce? Pourquoi est-il là? *Wer bist du?*³ J'entends mal ce qu'il répond... Ah, ce maudit accent qu'ils ont tous! *Wer sind Sie, mein Herr, kennen wir uns?*⁴ Le type me répond. Il faudrait que je m'adresse à lui en français; du moins, je crois bien que c'est ce qu'il m'a dit. Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

Faut vraiment que je me lève : je tente le coup une autre fois, et le type en uniforme me tend la main. Il semble vouloir m'aider. Pourquoi? Je ne le connais pas, après tout. Et puis, qu'est-ce qu'il fout là, planqué à mon flanc comme un zouave? Je ne comprends pas.

Je ne comprends rien!

Maintenant, je suis debout et je peux enfin marcher. Du moins, j'avance avec peine, comme dans un bateau en pleine tempête alors que normalement, je peux marcher des heures sans difficulté. Mais qu'est-ce que j'ai?

¹ Tout est terreur. Comme avant.

² Merde!

³ Qui êtes-vous?

⁴ Qui êtes-vous, monsieur, est-ce qu'on se connaît?

De peine et de misère, mes yeux quittent le sol et je lève la tête. Je crois bien reconnaître ce corridor devant moi, encombré de choses dont j'ignorais tantôt l'existence : ce chariot débordant de guenilles et de torchons, des chaises partout et qui encombrent mes allées et venues, comme si ce n'était pas déjà assez difficile de me mouvoir. Il y a ces gens aussi, tous ces gens : d'abord un rustre dans sa chaise motorisée, enfin quelqu'un que je reconnais... Je le vois tous les jours, ce détestable barbu obèse. Malgré ses airs roturiers, je crois comprendre qu'il s'agit d'un prince français; en fait, j'en suis à peu près certain, à cause des fleurs de lys sur son trône motorisé. Étrange tout de même qu'il soit ici avec moi. Ça doit être un autre prisonnier. Il y en a plein d'autres gens, certains en jaquette, puis d'autres en uniforme ou en pyjama, difficile à dire. Je ne reconnais personne; pourtant, il me semble que je suis ici depuis longtemps. Du moins, je ne me rappelle pas quand ou de quelle manière on m'a conduit ici, ni pourquoi. C'est d'ailleurs cela qui m'agace au plus haut point : ignorer la raison pour laquelle tous ces gens m'entourent. Je ne suis certain que d'une chose : plusieurs sont là pour me surveiller, et tous ne sont pas là pour mon bien. Si c'était le cas, ils m'aideraient à retourner chez moi.

Au bout du corridor, il y a cette chaise devant cette fenêtre, je pense bien qu'elle m'appartient. J'y vais donc. Le type qui me colle aux fesses m'aide à m'y rendre. C'est peut-être Daniel, que je me dis; de toute manière, je n'arrive pas à saisir qui exactement est ce Daniel auquel je pense et que j'espère reconnaître parmi tous ces étrangers qui m'entourent; alors, quelle importante! Rendu à la chaise, je m'assois. Je vois une rivière par la fenêtre : cette image m'apaise un peu, car je crois la reconnaître. Du moins, je l'ai déjà vue, peut-être hier, peut-être il y a très longtemps. Le type avec l'uniforme noir me parle. Je suis persuadé que c'est quelqu'un d'important, son costume en dit long sur la

nature de sa place ici; pourtant, il ne porte pas le *totenkopf*⁵. C'est probablement un espion, ça expliquerait sa gentillesse. Ils sont comme ça, les espions. Ils s'infiltrent dans ta vie et puis ils font leur sale besogne. Du peu que je comprends de son baratin, j'apprends que nous sommes devant la rivière L'Assomption, que c'est le printemps et qu'il fait beau. Rien de bien intéressant, à part le fait que j'ignore si cette rivière est loin de chez moi. Probablement, parce que je n'en avais jamais entendu parler avant.

Ça me stresse tout ça, il faut que je me lève, il faut que je marche. Peut-être que je trouverai la sortie, cette fois, et que je pourrai m'enfuir. Si seulement mes jambes m'obéissaient davantage. Ils doivent me droguer, ici; voilà pourquoi mes jambes me paraissent si lourdes et mon esprit si embrouillé.

Près du bout du corridor, avant une sortie qui est verrouillée (je le sais, je vérifie à chaque fois que je passe devant), le type à l'uniforme noir me dit de m'asseoir là, sur cette chaise qui m'est tout aussi familière que l'autre, j'ignore pourquoi. Je vais l'écouter, je n'ai pas vraiment le choix. Arrivent alors, je ne sais d'où, un homme et une femme, les deux masqués comme des laborantins, tout comme plein de gens ici. Je crois qu'il faudrait que je les reconnaisse, mais je n'y arrive pas. Je sais que ces têtes me sont étrangement familières mais j'ai beau chercher, aucun nom ne me vient à l'esprit. Néanmoins, je sens qu'ils sont de mon bord et que je n'ai pas à avoir peur. L'homme s'adresse à moi; je reconnais cette voix forte qui parle lentement et qui articule : enfin quelqu'un que je peux comprendre. *C'est Daniel, votre gendre*, qu'il hurle quasiment. C'est une bonne chose : Daniel, je suis persuadé qu'il est un allié. Mais où était-il donc passé? Je ne le vois plus

⁵ Tête de mort. Symbole prussien utilisé par la 3e SS *Panzerdivision Totenkopf*, chargée notamment de la sécurité dans les camps de concentration nazis lors de la Seconde Guerre Mondiale.

jamais. La femme me parle aussi. Je crois comprendre qu'il s'agit de Marie-Pierre, ma fille. Ils disent qu'ils sont venus me voir.

Lentement, il y a des images qui remontent à ma conscience. Il est un temps où j'avais une fille. C'était ma seule enfant. J'avais aussi une épouse; elle s'appelait France. Où diable peut-elle bien être, celle-là? Nous vivions tous ensemble, je crois. Je ne sais pas, pourtant, si c'était là, chez moi, ni dans quelle ville, ni dans quel pays. J'interroge mon esprit pour en savoir davantage, mais je n'y arrive pas, comme s'il y avait quelque chose de brisé dans ma tête : aucune image de ce chez moi qui doit bien exister, pourtant, ne perce le brouillard de mon cerveau déglingué. Je crois bien, toutefois, que ce sont effectivement là ma fille et son conjoint. Aussi, je réponds au câlin que m'offre ma fille et je ressens un peu d'apaisement. Je pense bien aussi qu'avec l'aide de Daniel, je serai en mesure de mieux comprendre ce qui se passe ici et, surtout, pourquoi je ne suis pas chez moi. *Wie hast du mich gefunden?*⁶, que je lui dis. Daniel m'écoute avec un truc dans sa main : ça me dit quelque chose, mais je ne sais pas ce que c'est. Il me demande de répéter en parlant à ce truc... Je le fais, et Daniel me répond que je lui ai parlé en allemand, je ne m'en étais pas rendu compte, et que j'étais dans une résidence parce que j'avais besoin de soins, à cause de ma maladie. *Quelle maladie?* Je n'ai pas trop compris l'explication, mais il m'a dit que c'était la même maladie que France. Il m'a dit aussi que c'était ici chez moi, qu'il y avait ici ma télévision, mon fauteuil et quelques-uns de mes livres. Paraît-il, aussi, que les gens autour étaient là pour m'aider. Je n'en crois pas un mot.

⁶ Comment avez-vous fait pour me trouver?

*Es ist das Ende!*⁷ Je vais mourir ici, prisonnier d'une guerre dont j'ignore tout des tenants et des aboutissants. Daniel regarde son appareil et me répond un truc que je n'arrive pas à comprendre. J'entends les mots mais ça ne fait pas de sens dans ma tête. Il faut que je me lève, je n'en peux plus d'être encore ici, peut-être qu'avec ma fille, on trouvera la sortie et que je pourrai revenir enfin chez moi, dans mes affaires et sans tous ces gens qui m'agressent. Les deux m'accompagnent vers ce qui semble être une aire commune. Je vois un bureau, je veux y aller, c'est l'endroit où je travaille, sans doute. Marie-Pierre essaie de me retenir, je ne comprends pas pourquoi, alors une dame en uniforme m'interpelle tandis que ma fille et son conjoint me disent qu'ils reviendront bientôt pour me visiter. *Quand? Jeudi*, me dit Daniel, mais c'est quand jeudi? Tout de même, ils reviendront, je les crois. Peut-être qu'à leur retour, ils pourront me dire où je suis et comment faire pour que je m'en retourne dans ma maison.

Je ne les ai pas vu partir; aussi, je n'ai pas pu localiser la sortie. C'est à cause de l'infirmière, qui m'a dit n'importe quoi, je suppose, pour détourner mon attention et qui m'a reconduit dans cette pièce beige avec un lit, un gros fauteuil de faux cuir, une télévision et un autre type à l'uniforme noir, qui m'accueille et me demande de m'asseoir. Je suis fatigué, alors j'obéis et j'essaie de m'endormir. Peut-être que dans mon sommeil il y aura des réponses à quelques-unes de mes questions. Pour l'instant, je sais que je m'appelle Christoph. J'ai une fille, une femme, un gendre. Comment s'appellent-ils? Je ne sais trop... Le reste aussi est flou. Quand je serai chez moi, je suis certain que ça me reviendra et que tout ira mieux.

⁷ C'est la fin!

ડ

Une infirmière auxiliaire se réfugie au poste de garde pour reposer ses pieds endoloris par les souliers neufs que lui avait offert sa mère, des trucs tout blancs, archétypique du soulier fermé de la nurse bienveillante... Demain, elle portera ses *Crocs*, comme elle le faisait lors de ses stages. C'est laid, mais au moins c'est confortable. D'ailleurs, tout le monde ici est en mou de la tête aux pieds : on porte du coton ouaté, du fripé qui se lave à l'eau chaude ou, au pire, un jeans, des souliers de course et le haut tout blanc, col en v et manches courtes, fourni par l'employeur. C'est sa première journée d'ouvrage sur cette unité et déjà, six heures se sont écoulées sans qu'elle ait pu jeter un coup d'œil sur les plans de soins des personnes dont elle a la responsabilité. Pourtant, selon ce qu'elle avait appris au Centre de formation professionnelle qu'elle venait tout juste de quitter, diplôme en main, les plans de soins dictent les comportements et les attitudes à adopter pour répondre adéquatement aux besoins des résidents en fonction de leur historique de vie, des objectifs à poursuivre auprès d'eux et des particularités de leur situation personnelle ou médicale. Sans ces plans, on improvise, on fait de son mieux... Elle n'aura cependant de temps pour n'en lire qu'un seul et ce sera celui de ce vieux monsieur qui parle allemand et qui requiert un service privé. Il n'y a pas si longtemps, on l'aurait attaché à son fauteuil ou à son lit et on l'aurait bourré d'antipsychotiques pour éviter les crises, les chutes et les autres évènements malheureux ponctuant le quotidien des soignants et des patients. Aujourd'hui, au nom des droits de la personne, on permet à ces pauvres types d'exercer ce qu'il leur reste d'autonomie en les affublant d'un gardien de sécurité et on se garde un petit *pro re nata* en poche quand les choses débordent franchement. Est-ce que c'est mieux ainsi? Probablement, n'empêche que personne ne

souhaite une telle fin de vie. Quand le cheval qu'on aime est souffrant et qu'on n'y peut plus rien, on l'abat, sans autre forme de procédé. On ne lui demande pas son avis. C'est la chose à faire. Pourtant, on laisse nos pères et nos mères se décomposer vivants, on les nourrit de mou insipide, on les torche quand on peut, on les laisse beugler leur âme cernée par je ne sais quel démon les torturant, jusqu'à ce que la maladie achève son œuvre et qu'ils meurent ou, pire encore, qu'ils s'emmurent dans un corps qui ne répond plus aux commandes de base, des années durant, fougère ayant déjà été femme ou homme, machine à chier et à pisser nourrie à la petite cuillère, preuve par l'exemple que la mort est parfois vivante. Ça, elle ne l'avait pas appris à l'école, mais elle le savait depuis longtemps. Elle ne se souvenait que trop bien de sa propre grand-mère.

¶

C'était une journée de printemps, comme aujourd'hui, fraîche mais baignée de lumière. L'autobus s'est arrêté devant le parc Lafontaine, laissant sortir sa mère et l'enfant qu'elle était, dans sa robe fleurie et les sandales blanches toutes neuves qui lui feront bientôt des ampoules au talon, elle qui ne portait normalement que les espadrilles ou des souliers chinois. Décidément, sa mère en voulait à ses pieds. Le couple endimanché traverse ensuite la rue Sherbrooke vers un immense immeuble d'une autre époque, pierre grise et brique rouille. Il approche l'imposante entrée cernée de colonnes d'allure vaguement romaine soutenant un linteau richement ouvré et se dirige vers l'ascenseur qui les conduira vers le 3^{ème} G, service de gériatrie. Déjà, l'air se saturait des odeurs de corps humains que l'on soigne : un mélange de sueurs chaudes, d'alcool à friction, de Proviiodine, de crème hydratante, de patates pilées, d'urine froide et de merde séchée agressant les narines de l'enfant qui, déjà, voulait être ailleurs.

Au sortir de l'ascenseur, mère et enfant se rendront d'abord au poste d'accueil de l'unité, comptoir de service cachant les outils traditionnels de l'administration hospitalière : Rolodex, machine à estampiller, formulaires et autres trucs du genre. La jeune fille laisse trainer son regard tout autour alors que sa mère s'entretient avec ce qui semblait être la patronne de l'étage, une grande dame tout en blanc, forte de poitrine, avec des lunettes au bout de son nez et un étrange petit chapeau blanc bordé de noir tenant on ne sait trop comment sur des cheveux mi-longs, assemblés en boucles figées par le *Spray-Net*. À gauche du poste, une civière sans matelas, n'hébergeant qu'un amas de draps de même qu'un oreiller de plastique gris sans sa taie, semble attendre qu'on en fasse quelque chose. Devant lui, une chaise roulante traînait tout autant, avec un vieux monsieur dedans. L'homme était décoré d'une jaquette bleu ciel couverte d'un peignoir de ratine carreauté ayant certainement connu de meilleurs jours. Il regardait l'infini de ses yeux délavés, sa respiration roulant d'un pénible souffle à l'autre dans une bulle de bave teintée d'un reste de blanc-manger. La jeune fille opta rapidement pour un examen attentif des motifs du plancher de terrazzo, détournant son regard du vieillard comme pour en effacer l'existence.

Vient enfin le temps pour la visite. Marguerite, car c'était là le nom de l'enfant, aimait beaucoup sa grand-mère. Jusqu'à l'an passé, c'était sa voisine d'en bas; aussi, le retour de l'école comportait immanquablement la collation chez *Oma*, pour des biscuits, un verre de lait et, parfois, une partie de toques avant les devoirs et le reste de la journée à l'étage, avec Maman. Du moins, c'était la routine jusqu'à ce qu'il arrive cette chose que l'enfant ne comprenait pas tout à fait. Ladite chose impliquait un tuyau dans la tête qui se brisait soudainement, pour une raison que tout le monde semblait ignorer, et puis l'ambulance, et puis *Oma* qui ne répondait plus quand on lui parlait. Il y avait aussi toutes

sortes d'autres conséquences que les docteurs ne pouvaient pas réparer. De ce fait, *Oma* était maintenant à l'hôpital, dans une chambre sombre avec deux autres mamies et un papi. Parfois elle souriait, parfois elle pleurait, mais c'est à peu près tout ce qu'elle pouvait faire seule.

La mère et la fille entrent donc dans cette chambre. *Oma* est assise dans un fauteuil. On peut voir la camisole de contention en filet pardessus sa jaquette jaune crème, de même que ses mignonnes pantoufles en froufrou rose ornant des pieds qui ne servaient plus qu'à terminer des jambes tout aussi inutiles. *Oma* était figée là, les yeux et la bouche grands ouverts, respirant avec peine. Aujourd'hui, il n'y avait pas de réaction, ni sourire ni pleur. Aussi, la visite s'est terminée rapidement. La maman s'en est retournée voir la patronne, la jeune fille s'en est retournée à son terrazzo et bientôt, les deux se retrouveront rue Sherbrooke Est, à attendre en silence l'autobus qui les reconduira à la maison qui était autrefois celle de sa grand-maman, laissant cette dernière dans l'indignité *pré mortem*, ligotée sur un fauteuil crade dans un hôpital qui puait le caca.

La mamie de Marguerite a cessé d'exister quelques heures plus tard, seule, vraisemblablement noyée par une gorgée de jus qui avait décidé que c'en était assez de cette misérable existence. La civière grise qui trainait dans le corridor a recueilli le corps nu de la dame, dûment lavé, emballé et étiqueté. Les deux ont été conduits au troisième sous-sol de l'hôpital, là où d'autres corps et d'autres civières grises attendaient, au froid et dans l'indifférence, qu'on en dispose.

À la nouvelle du décès, Marguerite a pleuré, un peu. C'était, dans le fond, une bonne chose.

Cinq minutes, donc pour ce plan de soins. D'abord, les trucs médicaux : on aura deviné, dégénérescence cognitive grave de type Alzheimer, stade 6, de même que quelques autres situations requérant des soins de base, sans autre précaution. De toute manière, la famille a exprimé le souhait qu'aucun soin visant à prolonger la vie ne soit administré. Niveau D, qu'il est écrit : on le nourrit, on soigne le corps, on s'arrange pour que la douleur soit soulagée, et on espère chaque foutu jour que la maladie aura enfin déréglé quelque chose de vital, comme elle avait espéré pendant tant de temps pour sa *Oma*. Côté pharmacopée, rien de bien particulier non plus : *pacemaker* qui ne fonctionne plus depuis un bout de temps, mais dont la présence dans le corps de Christoph expliquait les anticoagulants à administrer, lesquels expliquaient à leur tour les plaies et autres meurtrissures décorant sinistrement le monsieur. Le dossier mentionne aussi la prescription d'un bétabloquant. Ça, c'est pour contrôler la pression artérielle : un classique pour les hommes de cet âge. En continuant la liste, Marguerite retrouve naturellement, parmi les autres substances devant être administrées quotidiennement, un inhibiteur de l'acétylcholinestérase. Ça, c'est un truc censé ralentir la dégénérescence cognitive, mais ça ne marche que rarement, de surcroît pas très longtemps lorsque ça fonctionne. En prime, il y a toujours les effets secondaires : nausées, vomissements, diarrhées... Elle voit aussi de la vitamine B12, parce que le patient serait végétarien. Wow! Il doit en manger de la bouette aux œufs et du macaroni au fromage, pauvre homme! Un CHSLD, ce n'est pas un endroit pour la gastronomie, encore moins pour les rares octogénaires préoccupés par le sort qu'on réserve à leurs collègues animaux ...

Toujours du côté des médicaments, Marguerite constate que le dossier comporte une série de prescriptions et de dosages raturés : de ce que qu'elle voit, ce sont tous des

psychotropes, des antipsychotiques ou des antidépresseurs. Clairement, on a de la difficulté à contrôler les humeurs. Subsiste un psychotrope qu'elle ne connaît pas, *bid*, de même qu'un *prn* d'halopéridol en cas de crise. Du costaud, qu'elle se dit...

Quant au plan d'intervention proprement dit, la pauvre chose ne contenait qu'un vague énoncé concernant le fait que Christoph devait apprendre à s'acclimater à son nouvel environnement de vie. Mission impossible... Le moyen proposé s'y résumait pourtant à la présence permanente d'un gardien de sécurité. Apparemment, l'homme démontrerait des accès de colère qui le pousseraient à frapper infirmières et préposés. Probablement qu'il ne comprend pas ni où il est, ni ce qu'il y fout, ce qui n'est pas si rare chez les personnes atteintes de démence. Sa réalité se désagrègeait avec son histoire, pour ne laisser dans sa tête que des morceaux de son identité, quelques-uns de ses premiers souvenirs et son instinct de survie, logés trop profondément dans les aires primitives de son cerveau pour que la maladie puisse les atteindre. On frapperait du préposé pour pas mal moins!

Rien d'autre dans ce plan d'intervention, qui aurait valu un échec à n'importe quel étudiant en sciences infirmières : pas de date de révision, pas d'intervenant responsable... Visiblement, la chose avait été construite parce qu'il le fallait, pour se conformer aux orientations ministérielles prescrites concernant les mesures d'encadrement des ainés en centre d'hébergement et de soins de longue durée. Il n'y avait pas là d'intention relative à l'orientation des soins, ni à leur personnalisation.

Marguerite n'en était qu'à sa première journée de travail rémunéré au Centre de réadaptation et d'hébergement de l'Assomption, mais il y avait eu ses stages; il y avait aussi eu sa mamie. Aussi, elle comprenait bien que, dans les faits, c'était Christoph qui devait s'adapter aux pratiques et aux routines de son unité de soins, et non l'inverse. La

personnalisation ne viendrait jamais des encadrements ministériels imposés, mais elle pourrait, avec un peu de chance, survenir de gestes posés par certaines des personnes soignantes, de leur compréhension des enjeux pour ce pauvre homme perdu dans sa tête et, aussi, de leur gentillesse et de leur patience.

Marguerite Hofman devait terminer son quart de travail par une ronde des chambres, question de vérifier les culottes d'incontinence et l'état des personnes les habitant. Elle rangea donc le dossier de Christoph et se rendit d'abord à la chambre 601, là où le vieil allemand sommeillait, tout habillé, dans son lit, un gardien de sécurité à son chevet, jeune maghrébin absorbé par un match de hockey dont il tentait de comprendre le fonctionnement. Elle vérifia le pantalon, qui était propre, de même qu'elle huma l'air autour. Aucune odeur ne justifiait qu'on réveillât le pauvre homme. Aussi, elle replaça délicatement les draps du lit, et lui glissa quelques mots à l'oreille avant de reprendre son chemin vers les autres personnes requérant son attention : *Guten Abend, lieber Christoph, morgen früh bin ich wieder da, um mich um dich zu kümmern*⁸.

⁸ *Bonsoir, cher Christoph, je reviens demain matin pour m'occuper de toi*